



国家出版基金项目
NATIONAL PUBLISHING FUND PROJECT

錢鍾書 著

錢鍾書手稿集
MANUSCRIPTS OF QIAN ZHONGSHU

外文華記 25



創于1897

商
務
印
書
館
The Commercial Press

商務印書館

二〇一五年·北京

(第四輯)
外文筆記
25

錢鍾書手稿集

錢
鍾
書
著

圖書在版編目（CIP）數據

錢鍾書手稿集·第4輯：全10冊，外文筆記/錢鍾書著．—北京：
商務印書館，2015
ISBN 978-7-100-11561-2

I . ①錢… II . ①錢… III . ①錢鍾書（1910～1998）—
手稿—選集 IV . ①C52

中國版本圖書館 CIP 數據核字（2015）第 201115 號

所有權利保留。
未經許可，不得以任何方式使用。

錢鍾書手稿集·外文筆記
第四輯
（全十冊）
錢鍾書 著

商務印書館出版
（北京王府井大街 36 號 郵政編碼 100710）
商務印書館發行
北京冠中印刷廠印刷
ISBN 978-7-100-11561-2

2015 年 11 月第 1 版 開本 787×1092 1/16
2015 年 11 月北京第 1 次印刷 印張 454 插頁 21
定價：4500.00 圓

CONTENTS

No. 132

1. Qian's Table of Contents	3
2. Sainte-Beuve, <i>Causeries du Lundi</i>	5
<i>Tome VI</i> (continued)	5
<i>Tome VII</i>	31
<i>Tome VIII</i>	59
<i>Tome IX</i>	78
<i>Tome X</i>	114
<i>Tome XI</i>	127
<i>Tome XII</i>	173
<i>Tome XIII</i>	184
<i>Tome XIV</i> (to be continued)	190

No. 133

1. Qian's Table of Contents	197
2. Heinrich Heine, <i>Werke und Briefe</i>	199
<i>Bd. VI</i> (continued)	199
<i>Bd. VII</i>	228
3. Novalis, <i>Schriften</i>	283
<i>Bd. II</i>	283
<i>Bd. III</i>	311
4. Georg Christoph Lichtenberg, <i>Aphorismen, Essays, Briefe</i> (Fortsetzung folgt)	323

No. 134

1. Qian's Table of Contents	391
2. Heinrich Heine, <i>Werke und Briefe</i>	393
<i>Bd. II</i> (completed)	393
<i>Bd. III</i> : <i>Reisebilder</i>	414
<i>Bd. V</i> : <i>Die Romantische Schule</i>	521
<i>Bd. VI</i> : <i>Ludwig Börne</i> (to be continued)	561

No. 135

1. Qian's Table of Contents	585
2. Sainte-Beuve, <i>Causeries du Lundi</i>	587
<i>Tome I, II</i> (concluded)	587

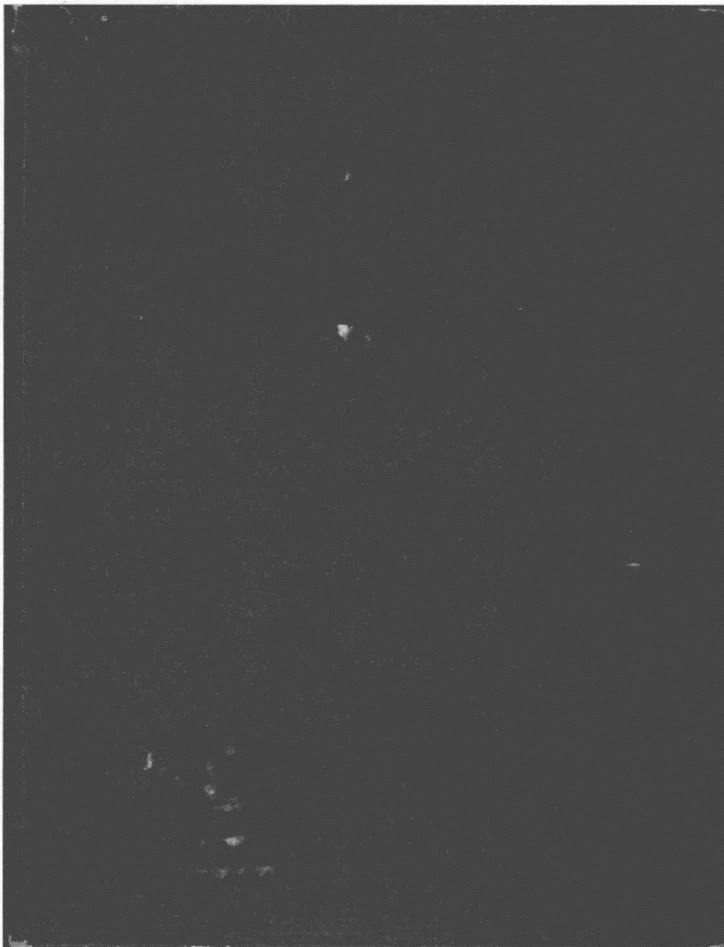
Tome III 614
Tome IV 674
Tome V 726
Tome VI (to be continued) 766

Author Index 777
Title Index 778

錢鍾書手稿集



No.132



original size: 160 × 210 mm

*Causeries du Lundi; VI—XIV [continued in the Notebook beginning with
G. Watson, The Story of the Novel*

Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome VI (continué)

Beaumarchais: ²²² Le *Barbier de Séville* (représenté le 23 fév. 1775) était primitivement en 5 actes, et elle parut longue; faut-il le dire? le premier jour elle ennuya. Il fut besoin, pour qu'elle réussit, que l'auteur la mit en quatre actes, qu'il se mit en quatre, comme on disait, ou plus simplement qu'il ôta, comme il le dit lui-même, une cinquième roue à son carrosse. C'est alors que le *Barbier*, tel que nous l'avons, se mit à vivre de sa légèreté et joyeuse vie, pour ne plus mourir.

²²³ Il était naturellement et abondamment gai; il osa l'être dans le *Barbier*; c'était une originalité au 18^e siècle. En même temps, il avait le genre de plaisanterie moderne, ce tour et ce trait aiguisé qu'on aimait à la fin de l'œuvre depuis ²²⁴ l'altair. Il nous a passé quelque pas d'un Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise trop: lui, il n'était pas ce Monsieur-là. Il a tout son esprit à tous les instants; il le dépense, il le prodigue; il n'a qu'à suivre son jet et à se laisser faire.

²²⁵ Tout le monde applaudit; Beaumarchais récidive et l'on applaudit encore. En récidivant il abuse, il généralise, il a du système; il fait un monde à l'envers d'un bout à l'autre, un monde que son Figaro règle, régente et mène. Malgré tout, il y a eu là une infusion d'idées, de folies et d'observations bien frappées, sur lesquelles on vivra en front à nos et plus. Il a créé des personnages qui ont vécu leur vie de nature et de société: "Mais qui sait combien cela durera?" dit-il plaisamment dans la ²²⁶ préface du *Barbier*, "Je ne voudrais pas jurer qu'il en fût seulement question dans 5 ou 6 siècles; tant notre nation est inconstante et légère!" "Qui dit auteurs dit oseurs": c'est un mot de Beaumarchais. Il est le Gil Blas de l'époque encyclopédique, à la veille de l'époque révolutionnaire; il a redonné cours à toutes sortes de vieilles vérités en les traquant par. Il a raffiné

bon nombre de proverbes qui étaient ^{très} près de s'user. En fait d'esprit, il a été un grand jeuneur. En matière de publicité et de théâtre, il est maître passé; il a perfectionné l'art de l'affiche, de la réclame, de la préface. ²²⁷ Après 32 représentations du Barbier, Beaumarchais, qui ne croyait pas que "l'esprit des lettres fût incompatible avec l'esprit des affaires," s'avisa de demander son compte aux comédiens. Il exigea, non pas une somme payable à gent comptant (qu'on lui offrait bien volontiers), mais un compte exact et clair, un chiffre légitime qu'on refusait poliment. L'affaire dura des années. Il parvint le premier à bien établir ce que c'est que la propriété en matière d'œuvre dramatique, à la faire reconnaître et respecter. La Société des auteurs dramatiques, constituée de nos jours, ne devrait jamais s'appeler sous sauter le buste de Beaumarchais. ²²⁸ Il fallait encore plus d'esprit, a-t-on dit, pour faire jouer le Marriage de Figaro que pour l'avoir fait. Beaumarchais avait contre lui le roi, les magistrats, le lieutenant de police, le garde des sceaux, toutes les autorités sévères. Avec cette apparence il est allé qui n'est qu'à lui, il chercha aide et appui auprès même des courtisans, c'-à-d. de ceux dont il s'était le plus moqué: "FIGARO: J'étais né pour courtoisan. SUZANNE: On dit que c'est un métier très difficile. FIGARO: Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots." C'est donc aux courtisans directement qu'il s'adressa. Nul ne l'eût été plus que M. Vandrenil; mais il l'était ²²⁹ avec orgueil et prétention, et en se piquant de ne pas l'être. Et quelle fleur d'indépendance que de protéger Figaro! "Il n'y a, disait celui-ci, que les petits hommes qui craignent les petits clients," et il se leur avait persuadé en effet. ²³⁰ Voilà cette fleur de l'ancien

* Mme Lebrun, au tome I^{er}, page 147, de ses Mémoires

régime venait applaudir à ce qui la perdait et la ridiculisait. Beau marchis, présent, était dans l'ivresse: "Il aurait de tous côtés dit un témoin, comme un homme hors de lui-même; et, comme on se plaignait de la chaleur, il ne donna pas le temps d'ouvrir les fenêtres, et cassa tous les carreaux avec sa canne, ce qui fit dire, après la pièce, qu'il avait doublement cassé les vitres" ²³¹ A l'ouverture des bureaux, la presse n'était si grande, que 3 personnes ont été étouffées. Cette énormité de durée était de 4 heures et demie ou 4 heures. La pièce alla au delà de 100 représentations et fut un des grands événements politiques et moraux de ce temps-là. Ici il ne s'agissait plus, comme dans le Barbier, d'un simple imbroglio gai, piquant, amusant; il y avait dans le Manège une Fronde armée. Napoléon disait de ²³² Figaro que "c'était la Révolution déjà en action." La Harpe écrivait: "Il est facile de concevoir les jouissances et les joies d'un public charmé de s'amuser aux dépens de l'autorité, qui consent elle-même à être vernéé sur les planches." Il semble que la société tout entière répondit aux avis du docteur comme Figaro: "et vive la joie! qui sait si le monde durera encore 3 semaines!" ²³³ Figaro a bien de l'esprit, mais il on veut avoir; il se pose, il se mire, il se regarde, il déplaît. Il y a de la prétention et du métier dans les nuances et les réparties de Figaro. Il rézente et di-zize tout un monde, et il s'en pique. Il se met à se tourner vers le partenaire, et à lui raconter sa vie en drapant la société et en satisfaisant toutes choses, il est pédant, il n'est pas loin de celui qui monta le premier sur une chaise au jardin ²³⁴ du Palais-Royal et qui fera également un discours en plein vent et à tout propos. Avec cela de la cupidité affichée, tendant la main sous honte. Je sais que dans une 3^e pièce, le Misérabable, il se corrigea et que l'acteur effleura de l'émobilier; mais laissons ce Figaro va-tout et dégené,

qui ne se reproche plus à lui-même. Le comte Almariva, au milieu de situations
 qui perdraient et dégraderaient tout autre, sait conserver son grand air, sa
 noblesse et un fonds d'élevation qui n'est pas à l'usage ni à la portée de Figaro;
 il est toujours dupe et jamais racorné ni méchant; c'est l'homme qui supporte
 le plus docilement le ridicule; il le sauve par la bonne humeur et par des sentiments
 qui se sentent de leur origine. Bref, il est bien né.²³⁵ Après cette fameuse tirade de
 Figaro sur la politique: "Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on
 ignore...," quand le comte répond: "Eh! c'est l'intrigue que tu défris," il a simplement
 raison. Enfin, si l'on prend les deux personnages comme types de deux sociétés aux
 prises et en présence, il y a lieu à hésiter (quand on est jaloux homme) si l'on
 n'aimerait pas mieux vivre, après tout, dans une société où règneraient les
 Almariva, que dans une société qui gouvernerait les Figaro. La pièce pour
 moi se gâte du moment que la Marceline, en étant reconnue la mère de celui qu'
 elle prétend épouser, introduit dans la comédie un faux élément²³⁶ de drame et
 de sentiment. Il y a jusqu'à la fin de délicieux détails; mais le tout finit dans
 un parfait impasse et dans un tel-bata d'esprit la prétendue moralité finale
 est une dérision. Une telle pièce où la société entière est traduite en mascarade
 et en déshabillé comme dans un carnaval de Directoire; où le maître-léonais tenait
 le diable d'un bout à l'autre, devenait un signal évident de révolution... Quelques jours
 après, c'était une lettre de lui qui courait et qu'on disait adressée à un duc et
 pair qui lui aurait demandé une²³⁷ petite loge grillée, où quelques femmes de
 la Cour voudraient voir la pièce sans être vues: "Je n'ai nulle considération,
 monsieur le duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent

Malhonnête, pourvu qu'elles le soient en secret; je ne me prête point à de pareilles
 fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et non pour l'instruire, non
 pour offrir à des régendes mitigées d'en aller penser du bien en petite dose, à condi-
 tion d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu,
 telle est la prudence du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut
 l'avouer ou la fuir. Je vous salue, monsieur le duc, et je garde ma lorgne." Mais bientôt,
 si l'on remontait à la source, on s'apercevait que la lettre n'était point pour
 adressée à un duc et pair, et Beaumarchais en convenait lui-même, ce qui rabatt
 ait fort de la hardiesse et de l'insolence; elle était tout simplement adressée au
 président Dupaty, ami de l'auteur. En attendant, l'effet s'était produit, et e'avait
 été une nouvelle réclame en faveur de ce Figaro qui en avait si peu besoin.
 La 50^e représentation fut donc publiquement donnée au profit des pauvres mis-
 nonnés. Sur quoi il courut une épigramme qui se terminait par ces mauvais
 vers: "Il paye du lait aux enfants, / Et donne du poison aux mères." ²⁴³ Cepen-
 dant Beaumarchais alloit avoir affaire à des adversaires plus dangereux que le
 pouvoir même. Comme tous les hommes arrivés à un grand renom et très-re-
 doutés, mais qui ne se gouvernent pas avec prudence, il allait se trouver en
 présence d'hommes de talent, plus jeunes, hardis, énergiques, avides de célébrité
 aussi, ayant leur réputation à faire, et pour qui il devenait, s'il n'y prenait garde,
 une proie très-appétissante. Avoir raison de Beaumarchais, qui avait eu raison
 de tant d'adversaires, était une ambition et une gloire qui devaient tenter de
 plus jeunes, et il l'éprouva. ²⁴⁵ Voilà donc M. de La Harpe devenu le vengeur de
 "Vivandais" et des bons maîtres contre Beaumarchais, et Figaro palplant mal

* 244 Beaumarchais: "Quand elles étaient très amères, on les nommait des Philippiques; peut-être en jais quelques mauvais plaisants coiffés et il celles-ci du joli nom de Mirabelles, venant du comte de Mirabeau, qui mirabilia fecit!"

son temps entre les mains du plus pauvre athlète, qui le retourne et l'enlève de terre au premier choc. Puis il demande à Beaumarchais ce qu'il pense maintenant des Mirabelles * 246 ".... Croyez-moi, profitez de l'amix ⁵ Jean que vous m'avez contraint de vous donner... Retirez vos éloges bien gratuits; car, sans aucun rapport, je ne saurais vous les rendre; retirez le pitoyable pardon que vous m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner..." Et il finit par ce conseil terrible et le plus incertain, entre hommes avides avant tout de la popularité: "Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié." Beaumarchais, sans le coup de l'outrage, se tût; il était de papier et vaincu. 248 "Beaumarchais a une pantoufle en or clouée sur son bureau, c'est celle de sa maîtresse; avant de travailler, il la baise et cela l'inspire." Figaro avait, certes, préparé 249 et présagé cette révolution; mais, quand le succès de la tragédie de Charles IX, (1789), par M.-J. Chénier, en donna le signal et en donna comme le tocsin, Beaumarchais s'effraya: "En ce moment de licence offérée au peuple a beaucoup moins de soin d'être excité que content ces barbares excès... ne semblent dangeux à présenter au peuple..." Celui qui a mis au monde Figaro, qui l'a poussé en avant et contre tous, voudrait dire holà! à Charles IX. Il y avait, en un mot, chez lui infiniment moins de parti pris de révolution que chez Mirabeau, Champfort, et beaucoup d'autres. 253 A la fin de 1792 il se présenta dans les bureaux de la guerre pour voir son ancien Hapsenfratz (le savant): "J'ai débüté lui demandant si j'aurais l'honneur de parler à M. Hapsenfratz, qui, d'un ^{de} regard, le tint enflammé, le poing fermé, m'a dit d'une voix de tonnerre, et